

3. Textes pour lecture et conversation

La littérature et la culture

Lisez les textes et répondez aux questions.

Pour les 3 premières questions, choisissez la ou les bonnes réponses (a/b, c/et/ou d/). Pour les questions 4, 5 et 6 répondez par "vrai" ou "faux" ("+" ou "-").

Amuseurs du roi

Au Moyen-Âge, les troubadours étaient poètes ou chanteurs et avaient pour fonction de divertir le souverain et sa cour. On les distingue des trouvères, qui n'étaient souvent que jongleurs. Les trouvères, s'exprimaient en langue d'oïl, les troubadours en langue d'oc. Pourquoi oïl et oc ? C'est de cette façon qu'on disait « oui » au nord et au sud de la Loire. Les troubadours chantaient les finesses de l' « amour courtois ». C'est un genre littéraire exigeant: il faut être le plus adroit à déclarer son amour à une dame, avec des jeux de mots, de la sensibilité, de la grâce.

Teste de compréhension

1. Les troubadours, ce sont des :
 - a) peintres
 - b) poètes
 - c) chanteurs
 - d) clowns
2. "L'amour courtois", c'est:
 - a) une prière
 - b) un mode de vie
 - c) une technique de peinture
 - d) un genre littéraire
3. Le métier de troubadour, c'est
 - a) d'enseigner
 - b) de soigner les gens

- c) d'amuser le roi
- d) de peindre des portraits
- 4. "Oc" et "oïl", cela voulait dire "oui" au Moyen-Âge.
- 5. Les trouvères étaient des poètes et des chanteurs.
- 6. Les trouvères venaient du Nord de la France.

La Chanson de Roland

La «Chanson de Roland» est considérée par les philologues à l'unanimité comme étant la plus belle, la plus ancienne et la plus parfaite de toutes les chansons de geste françaises et ajoutons encore la plus connue en France et dans d'autres pays. C'est pour ces raisons que la «Chanson de Roland» ouvre la présentation des poèmes de ce cycle.

Le contenu du poème:

Charlemagne se trouve en Espagne musulmane depuis sept ans. Il a conquis tout le pays, mais une seule ville reste encore insoumise. C'est Saragosse, capitale du roi sarrasin Marsile. Le pays arabe est dévasté. Tout le monde est las de la guerre. Après avoir consulté ses barons, Marsile envoie une ambassade à Charlemagne pour conclure la paix. En échange, Marsile lui promet de se convertir à la foi chrétienne et de lui envoyer de grandes richesses et des otages — surtout des enfants des familles arabes les plus nobles. Charlemagne à son tour convoque ses barons pour tenir un conseil. Les opinions des vassaux sont partagées. Les uns optent pour la paix, les autres se prononcent pour la guerre. C'est comme cela que le neveu de Charlemagne, le courageux Roland, est d'avis de continuer la guerre, tandis que son parâtre (le second mari de sa mère) Ganelon est prêt à accepter la proposition des Sarrasins. Naimmes, le sage conseiller de l'empereur intervient et argumente en faveur de la cessation de la guerre, ce qui est adopté.

Alors il faut choisir un messager qui se charge de transmettre cet avis à Marsile. C'est une affaire dangereuse et tout le monde sait bien qu'on ne rentre pas vivant de chez les païens. Il y en a eu bien des preuves. Roland, Olivier, les

pairs de France, l'archevêque Tirpin se proposent tour à tour pour se charger du message. Charlemagne leur impose le silence à tous et s'adresse de nouveau à l'assemblée pour élire l'ambassadeur qui se rendra chez Marsile. Sur la proposition de Roland qui arrange bien les Francs, Ganelon est désigné parce que, argumente Roland, un homme sage doit être chargé de cette mission.

Ganelon en devient plein de rage. L'affaire est périlleuse. Il fait les adieux les plus touchants à sa famille lointaine, à son fils Baudouin qu'il voudrait avoir comme héritier, et à ses vasseaux. En même temps il adresse à Roland des paroles pleines de haine et jure de se venger de lui s'il revient de chez Marsile. Ensuite il reçoit de l'empereur un gant et un bâton, autrefois symboles d'ambassadeur. Ganelon les laisse tomber par terre. C'est une mauvaise augure, décident les Français avec effroi. Enfin Ganelon part et chemin faisant il rejoint les messagers sarrasins qui retournent dans leur pays. Il trame un complot contre Roland. Roland seul est la cause de tous les maux. Ce n'est qu'à l'instigation du neveu de Charlemagne que les Français poursuivent la guerre. L'ambition de Roland s'étend si loin qu'il aspire à étouffer toute l'Espagne.

La trahison ainsi conçue, Ganelon revient chez les siens. Etant de retour il fait désigner Roland comme chef de l'arrière-garde. Charles est plein de pressentiments néfastes. «Mais qui va guider l'avant-garde» s'écrit l'empereur. «Ogier le Danois», réplique Ganelon avec fermeté.

Roland, Olivier, son ami le plus cher et son compagnon d'arme, les douze pairs, l'archevêque Turpin restent avec vingt mille Francs pour protéger la marche de l'armée française vers la «France, la dulce, la bèle». Pendant ce temps les païens se préparent à l'attaque.

Olivier aperçoit le premier l'immense armée sarrasine. Trois fois Olivier s'adresse à son ami Roland pour qu'il sonne de l'olifan, son cor taillé en ivoire, pour que Charles revienne le secourir. Trois fois Roland s'y refuse. Il pense que leur honneur de guerriers consiste à vaincre une grande armée ennemie avec une troupe assez petite de braves guerriers de France. Le combat s'engage. Il a

deux phases. Les Francs succombent un à un sous les coups des musulmans. En voyant les siens périr Roland se décide à sonner de l'olifan. Trois fois il le demande à Olivier qui s'y oppose toujours, car rien ne peut sauver les Francs selon Olivier. Il avance même le dernier argument: si Roland sonne du cor et fait revenir l'armée des Francs ceux-ci ne verront que le déshonneur de l'arrière-garde, et Roland lui-même n'épousera jamais sa fiancée. la belle Aide (Aude), la propre soeur d'Olivier. Mais Roland ne paraît guère impressionné par ces paroles. L'archevêque Turpin intervient auprès des deux amis pour résoudre leur conflit. Il faut sonner du cor, dit il, bien sûr Charles ne les sauvera pas mais il les vengera.

Roland sonne de l'olifan. Il le fait si fort que les veines de ses tempes en sont rompues. Le sang clair en coule. Il sonne à trois reprises.

Charles et les Francs comprennent la trahison de Ganelon qui prétend que Roland chasse un lièvre en sonnait du cor. Les Francs se rendent compte qu'il s'agit d'une bataille désespérée de l'arrière-garde et ils rebroussement chemin vers Roncevaux après avoir remis le traître Ganelon entre les mains des cuisiniers.

Sur ces entrefaites les derniers chevaliers français succombent. Olivier est frappé à mort. Roland s'approche et se penche sur lui. Mais aveuglé par le sang, Olivier le prend pour un païen et lui inflige un coup terrible. «Olivier, ami, le faites-vous de gré?» lui demande Roland. «J'entends votre voix, et je la reconnais mais je ne vous vois pas car j'ai perdu la vue», réplique Olivier. Les deux amis se pardonnant l'un l'autre s'embrassent et Olivier meurt dans les bras de Roland. Ensuite succombent Gautier de l'Hum et enfin l'archevêque Turpin qui avant sa mort réussit à bénir et à absoudre tous les pairs de France. Roland reste seul. Les païens prennent peur et s'enfuient. Roland sent sa mort venir. Il s'avance sur le territoire sarrasin et se couche sous un arbre en tournant la tête du côté des païens qui s'évadent, pour que Charles et tous les gens disent que Roland est mort en conquérant. Un Sarrasin le croyant mort tâche de lui enlever son épée. Mais Roland lui frappe la tête de son cor et l'abat mort sur

place. Ensuite il tâche de briser Durendal, son épée, de peur qu'elle ne tombe entre les mains de ses ennemis. Il la frappe contre un rocher mais il ne parvient pas à la briser tant l'acier est bon. Il ne l'ébrèche même pas. Roland meurt.

Charlemagne revient sur le champ de bataille et se met à la poursuite des Sarrasins qu'il détruit en grand nombre. Puis il retourne à Roncevaux et pleure Roland, Olivier, tous les pairs et les combattants français qu'il trouve morts, et il leur rend les derniers honneurs.

Mais Marsile, qui s'est réfugié à Saragosse, après avoir perdu sa main droite, tranchée par Roland, avait fait venir depuis longtemps déjà Baligant, émir de Babylone et le plus puissant chef des païens. Soudain ce dernier surgit devant Charles. Les deux armées s'engagent dans une nouvelle bataille. Les Sarrasins sont vaincus. Charlemagne s'empare de Saragosse. Marsile meurt. Bramimonde, sa femme, est prête à se convertir. Charles revient en France à Aix-la-Chapelle.

La belle Aude ayant appris de l'empereur même la mort de Roland tombe raide morte de chagrin. Bramimonde est baptisée. On procède au jugement de Ganelon: il faut prouver sa culpabilité qui n'est que trop évidente pour tous. Le jugement de Dieu est fait: Thierry, chevalier assez faible représente le parti de Roland, tandis que le preux Pinabel, parent de Ganelon, plaide la cause du traître. Thierry remporte la victoire. Pinabel et trente autres parents de Ganelon sont pendus. Ganelon est écartelé. Au beau milieu du triomphe général Charlemagne est appelé à de nouvelles guerres contre les païens.

1. *Lisez cet extrait tiré du roman de G. de Maupassant "Sur l'eau".*

PAROLES HISTORIQUES

Nous Français, nous possédons la charmante faculté du rire. C'est encore un côté, un caractère tout particulier de notre intelligence nationale. C'est un de ses charmes les plus vifs. Il fait la gaîté sceptique de notre vie parisienne, l'insouciance aimable de nos mœurs.

...Chez nous, d'ailleurs, il suffit d'un peu d'esprit pour gouverner. La bonne humeur dent lieu de génie, un bon mot sacre un homme et le fait grand pour la postérité. Tout le reste importe peu. Le peuple aime ceux qui l'amuse et pardonne à ceux qui le font rire...

Un seul coup d'œil jeté sur le passé de notre patrie nous fera comprendre que la renommée de nos grands hommes n'a jamais été faite que par des mots heureux. Les plus détestables princes sont devenus populaires par des plaisanteries agréables, répétées et retenues de siècle en siècle.

Des mots, des mots, rien que des mots! Ironiques ou héroïques, plaisants ou polis, les mots surnagent sur notre histoire et la font paraître comparable à un recueil de calembours.

Clovis, le roi chrétien, s'écria en entendant lire la Passion: "Que n'étais-je là avec mes Francs?"

Ce prince, pour régner seul, massacra ses alliés et ses parents, commit tous les crimes imaginables. On le regarde cependant comme un monarque civilisateur et pieux: "Que n'étais-je là avec mes Francs?"

Pépin, voulant déposséder du trône le roi Childéric (Dagobert), posa au pape Zacharie la question que voici: "Lequel des deux est le plus digne de régner, celui qui remplit dignement toutes les fonctions de roi, sans en avoir le titre, ou celui qui porte ce titre sans savoir gouverner?"

Que savons nous de Louis VI? Rien. Pardon. Au combat de Brenneville, comme un Anglais posait la main sur lui en s'écriant: "Le roi est pris!" ce prince, vraiment Français, répondit: "Ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais un roi, même aux échecs!"

Louis IX, bien que saint, ne nous laissa pas un seul mot à retenir. Aussi son règne nous apparaît-il comme horriblement ennuyeux, plein d'oraisons et de pénitences.

Philippe VI, battu et blessé à Crécy, alla frapper à la porte du château de l'Arbois, en criant: "Ouvrez, c'est la fortune de la France!" Nous lui savons encore gré de cette parole de mélodrame.

François I^{er}, ce grand nigaud, coureur de filles et général malheureux, a sauvé sa mémoire et entouré son nom d'une auréole impérissable en écrivant à sa mère ces quelques mots superbes, après la défaite de Pavie: "Tout est perdu, Madame, fors l'honneur."

Est-ce que cette parole, aujourd'hui, ne nous semble pas aussi belle qu'une victoire? N'a-t-elle pas illustré le prince plus que la conquête d'un royaume? Nous avons oublié les noms de la plupart des grandes batailles livrées à cette époque lointaine, oubliera-t-on jamais: "Tout est perdu, fors l'honneur..."?

Henri IV: "Saluez, messieurs, c'est le maître!" Surnois, sceptique, malin, faux, rusé comme pas un, plus trompeur qu'on ne saurait croire, débauché, ivrogne et sans croyance à rien, il a su, par quelques mots heureux, se faire dans l'histoire une admirable réputation de roi chevaleresque, généreux, brave homme, loyal et probe.

Oh! le fourbe, comme il savait jouer, celui-là, avec la bêtise humaine. "Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu sans toi!" Après une parole semblable, un général est toujours prêt à se faire pendre ou tuer pour son maître.

Au moment de livrer la fameuse bataille d'Ivry: "Enfants, si les cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire!"

Pouvait-il ne pas être toujours victorieux, celui qui savait parler ainsi à ses capitaines et à ses troupes?

Il veut Paris, le roi sceptique; il le veut, mais il lui faut choisir entre sa foi et la belle ville: "Baste! murmura-t-il, Paris vaut bien une messe!" Et il changea de religion comme il aurait changé d'habit. N'est-ce pas vrai cependant, que le mot fit accepter la chose? "Paris vaut bien une messe!" fit rire les gens d'esprit, et l'on ne se fâcha pas trop.

N'est-il pas devenu le patron des pères de familles en demandant à l'ambassadeur d'Espagne, qui le trouva jouant au cheval avec le dauphin:

"Monsieur l'ambassadeur, êtes-vous père?"

L'Espagnol répondit: "Oui, sire."

— En ce cas, dit le roi, je continue.

Il a conquis pour l'éternité le cœur des bourgeois et le cœur du peuple par le plus beau mot qu'ait jamais prononcé un prince, un mot de génie, plein de profondeur, de bonhomie, de malice et de sens.

"Si Dieu m'accorde vie, je veux qu'il n'y ait si pauvre paysan en mon royaume qui ne puisse mettre la poule au pot, le dimanche."

C'est avec ces paroles-là qu'on domine les foules. Par deux paroles, Henri IV a dessiné sa physionomie pour la postérité. On ne peut prononcer son nom sans avoir aussitôt une vision de panache blanc et une saveur de poule au pot.

Louis XIII ne fit pas de mots. Ce triste roi eut un triste règne.

Louis XIV donna la formule du pouvoir personnel absolu : "L'Etat, c'est moi", et la mesure de l'orgueil royal : "J'ai failli attendre."

Il donna l'exemple des ronflantes paroles pratiques qui font les alliances entre deux peuples: "Il n'y a plus de Pyrénées."

Louis XV, le roi corrompu, élégant et spirituel, nous a laissé la note charmante de sa souveraine insouciance: "Après moi, le déluge!"

Si Louis XVI avait eu l'esprit de faire un mot, il aurait peut-être éviter la guillotine?

Napoléon I^{er} jeta à poignées les mots qu'il fallait aux cœurs de ses soldats.

Napoléon III éteignit avec une courte phrase toutes les colères futures de la nation en promettant : "L'Empire c'est la paix!". L'Empire, c'est la paix! – affirmation superbe, mensonge admirable! Après avoir dit cela, il pouvait déclarer la guerre à toute l'Europe. Il avait trouvé une formule simple, nette, saisissante, capable de frapper les esprits, et contre laquelle les faits ne pouvaient plus prévaloir.

Il a fait la guerre à la Chine, au Mexique, à la Russie, à l'Autriche, à tout

le monde. Qu'importe? Certaines gens parlent avec conviction des dix-huit ans de tranquillité qu'il nous donna. "L'Empire, c'est la paix!"

Le maréchal de Mac-Mahon lui-même nous a laissé un souvenir de son passage au pouvoir: "J'y suis, j'y reste!" Et c'est par un mot de Gambetta qu'il fut à son tour culbuté: "Se soumettre ou se démettre."

De toutes ces paroles historiques il n'en est pas dix qui soient authentiques. Qu'importe, pourvu qu'on les croie prononcées par ceux à qui on les prête!

D'après G. de Maupassant, *Sur l'eau*

2. Relisez le texte et:

a) Faites ressortir par les phrases et les passages du texte l'humour et l'ironie de l'auteur.

b) Dites qui a dit:

1. "Que n'étais-je là avec mes Francs?"
2. "Lequel des deux est plus digne de régner, celui qui remplit dignement toutes les fonctions de roi, sans en avoir le titre, ou celui qui porte ce titre sans savoir gouverner?"
3. "Ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais un roi, même aux échecs!"
4. "Ouvrez, c'est la fortune de la France!"
5. "Tout est perdu. Madame, fors l'honneur."
6. "Enfants, si les cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc."
7. vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire!"
8. "Paris vaut bien une messe!"
9. "Si Dieu m'accorde vie, je veux qu'il n'y ait si pauvre paysan dans mon royaume qui ne puisse mettre la poule au pot le dimanche."
10. "L'Etat, c'est moi!"
11. "J'ai failli attendre."
12. "Après moi, le déluge!"

c) Faites appel à votre mémoire, consultez vos manuels d'histoire, l'encyclopédie et le dictionnaire français-russe et trouvez les équivalents russes de ces citations.

SON COURAGE REMARQUABLE

1. Etude de texte.

a) Lisez le texte et dites en quelques phrases ce qui est arrivé à Guillaumet.

b) Analysez les phrases difficiles à comprendre.

c) Relevez les pronoms démonstratifs et dites quels noms ils remplacent.

d) Précisez le temps des verbes et traduisez ces phrases:

Il ne faut pas perdre la chance aussi faible qu' elle soit. Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.

e) Précisez le rôle du pronom dont et traduisez la phrase:

... nous cherchâmes, en avion, dans cet énorme massif, dont les sommets s'élèvent jusqu'à sept mille mètres.

f) Devinez la signification des mots de la même famille et des homonymes:

agréable — désagréable; durer — durable; admirer — admirable; sèche — sécher— sécheresse *f*; grand — grandir — grandeur *f*; précis — précisément; miracle *m* — miraculeux; sauveteur *m* — sauvetage *m*; souffler — souffle *m*; mesurer — mesure *m*; horreur *f*— horrible; entier— entièrement; bien — le bien; mal — le mal.

SON COURAGE REMARQUABLE

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) était non seulement un grand écrivain français mais aussi un aviateur plein de courage. Dans ses oeuvres il a décrit la vie des aviateurs pleine de dangers. Voici un extrait

de son livre *Terre des hommes*.

Mes compagnons et moi, nous faisons des vols dangereux et risquions notre vie pour découvrir de nouvelles lignes. Nous voyions les mêmes paysages: les montagnes, les nappes de sable et les caravanes de chameaux, les étoiles. Nous avions des chutes et des pannes d'avion dans les déserts où, profitant de la fraîcheur du petit jour, nous marchions vite pour trouver de l'eau et les traces de l'homme. Au grand soleil, nous éprouvions les mêmes sensations, celles de la soif: la langue sèche, le goût désagréable dans la bouche, la toux et la sécheresse dans la gorge, des hallucinations.

Je me souviens souvent de ces heures que j'ai passées avec mes compagnons, de celles des épreuves vécues ensemble qui nous ont liés pour toujours.

Guillaume, je dirai quelques mots sur toi. Je raconterai la plus belle de tes aventures.

Tu avais disparu depuis cinquante heures, en hiver, dans les Andes pendant une tempête. Un de mes compagnons et moi, cinq jours durant, nous cherchâmes, en avion, dans cet énorme massif, dont les sommets s'élèvent jusqu'à sept mille mètres. Nous avions perdu tout espoir. Les groupes de sauveteurs nous disaient: "Les Andes, en hiver, ne rendent point les hommes. Votre camarade, si même il n'est pas mort à la chute, est mort la nuit. La nuit, là-haut quand elle passe sur l'homme, elle le change en glace."

Et moi, je répondais: "Il ne faut pas abdiquer si vite. Il ne faut pas non plus perdre la chance, aussi faible qu'elle soit d'un sauvetage miraculeux, par voie des airs." Et lorsque de nouveau, je me glissais avec mon avion entre les murs et les sommets des Andes, j'espérais le retrouver quelque part dans les montagnes.

Enfin, au cours du septième jour, tandis que je déjeunais entre deux vols, un homme entra et cria, oh! peu de chose:

— Guillaumet ... vivant.

Et tous ceux qui se trouvaient là s'embrassèrent...

Ce fut une belle rencontre, nous pleurions tous et nous l'écrasions dans nos bras, vivant, auteur de ton propre miracle. C'est alors que tu dis cette phrase, un admirable orgueil d'homme: "Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait." Plus tard, tu nous racontas l'accident et je compris le sens de cette phrase. "Pendant la tempête j'eus une panne d'avion dans les montagnes. Quand je me dégageai de l'avion, la tempête me renversa. Je me redressai sur mes pieds, elle me renversa encore. Je me glissai sous l'avion et je creusai un abri dans la neige. Je m'enveloppai là de sacs pour le courrier et, quarante-huit heures durant, j'attendis.

Après quoi, à l'aube, je me mis en marche. J'ignorais tout de ma situation. Je marchai cinq jours et quatre nuits."

Tu racontais, et moi, je te voyais marchant sans cordes, sans nourriture, traversant les sommets de quatre mille cinq cents mètres, les pieds, les genoux et les mains en sang, par quarante degrés de froid. Tu avançais toujours, te relevant après les chutes sans te reposer, sinon tu aurais été mort. Et, en effet, quand tu glissais, tu devais te relever vite pour ne pas être changé en pierre.

Tu renonçais au repos. "Dans la neige, me disais-tu, on perd tout instinct de conservation. Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais: "Ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Et les avions qui volent quelque part pour me rechercher. Ils ont tous confiance en moi. Il faut que je marche."

Et tu marchais malgré le froid, la faim et le désespoir.

Une fois cependant, ayant glissé, à plat ventre dans la neige, tu renonças à te relever. Il te suffisait de fermer les yeux pour faire la paix dans le monde. Pour effacer du monde les sommets des montagnes, les glaces et les neiges. Déjà, tu le goûtais, ce froid qui approchait la fin. Des sensations nouvelles t'enveloppaient. Tu ne pensais plus marcher...

Mais ta conscience revint. Une fois debout, tu marchas deux nuits et trois jours. Tu t'arrêtais souvent pour reprendre le souffle. Tu disais à ton cœur:

"Allons, un effort ..."

Il reprit: "Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence ..."

Dans la chambre de l'hôpital où je te soignais, tu t'endormais d'un sommeil profond. Et je pensais: désormais tout le monde parlerait de son courage remarquable. Mais sa véritable qualité n'est point là. Sa grandeur, c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les hommes de toutes les races qui parlent des langages différents à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail

Etre un homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir en posant sa pierre que l'on aide à bâtir le monde.

D'après A. de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*

Devoirs :

2. Relevez les phrases qui montrent:

que Guillaumet avait peu de chance d'être sauvé, qu'il n'a pas perdu courage, qu'il souffrait surtout du froid et tombait de fatigue, qu'il lui devenait de plus en plus difficile d'avancer.

3. Divisez le texte en parties, entitez-les.

4. Faites le plan du récit et racontez le texte.

5. Parlez de l'auteur du texte et de son œuvre.

6. Donnez la caractéristique des personnages du texte.

7. Dégagez l'idée maîtresse de ce texte.

8. Donnez vos points de vue sur le texte lu.

9. Faites le résumé du texte.

10. Traduisez la 1-ère partie oralement et la 2-ème par écrit.

11. Apprenez par cœur deux derniers alinéas.

12. Faites l'annotation du texte.

Maurice Druon.

1. Lisez les mots, trouvez-les dans le texte ; traduisez et retenez-les.

S'engager	Gagner
Emission f	Message m
Aspirer	Unanime
Arriver à	Persuader
Raison f	Génération f
En apparence	Façade f trompe - l'oeil
Dépravation f	Impitoyable
Façon f, de façon véridique	Descendants m pl
Sauvegarder	L'après-guerre

2. Traduisez :

les émissions à la destination de la France occupée ; le message lancé par la radio; la dépravation des mœurs ; des impitoyables concurrents ; de façon assez véridique ; les descendants de Saint-Louis ; le conte-allégorie ; s'engager dans la voie littéraire ; veiller dans la mémoire des hommes le souvenir des jours tragiques ; arriver à persuader le lecteur ; sauvegarder la paix ; membre de l'Académie française ; formuler assez clairement ses principes humanistes et démocratiques; devenir correspondant de guerre; au cours des premières années de l'après-guerre ; écrire des scénarios de films ; la première partie de sa trilogie ; les œuvres de la tradition Balzacienne ; les plus puissants magnats de la finance et de l'industrie.

3. Lisez le texte et nommez les étapes principales de l'oeuvre de M.Druon.

MAURICE DRUON

C'est pendant la Seconde guerre mondiale que Maurice Druon s'engage dans la voie littéraire. A cette époque, en étroite collaboration avec son oncle Joseph Kessel, membre de l'Académie française, il écrit « Le chant des partisans ». Mis en musique par Anne Marly, ce chant devient bientôt célèbre dans toute la France occupée et dans d'autres pays par la suite.

Maurice Druon est né à Paris en 1918. Il reçoit son instruction au lycée

Michelet, où il étudie les sciences politiques et la littérature. Plus tard il entre à l'Ecole de cavalerie de Saumur.

En 1940, il participe à la bataille de la Loire lors de l'avance des armées hitlériennes. Après la capitulation de la France Maurice Druon réussit à atteindre « la zone libre » non occupée par les Allemands, franchit les Pyrénées et gagne l'Angleterre. Là, il devient collaborateur du centre de radiodiffusion de la B.B.C., d'où il commence ses émissions à destination de la France occupée et de l'Europe. Par la suite tous ses messages lancés par la radio sont devenus les éléments de base de son premier livre « Lettres aux Européens », dans lequel il formule assez clairement ses principes humanistes et démocratiques, appelant les hommes à participer encore plus activement à la lutte contre les agresseurs hitlériens.

En 1943, Maurice Druon quitte l'Angleterre et passe en Algérie ; il devient correspondant de guerre quand commence la libération de la France. Au cours des premières années de l'après-guerre, il écrit des scénarios de films et fait paraître son livre « La Dernière brigade ». Cette œuvre témoigne que l'auteur aspire à veiller dans la mémoire des hommes le souvenir des jours tragiques de la retraite et de la défaite de l'Armée française, événements qu'il avait vécus. Les premiers essais littéraires de Maurice Druon sont passés presque inaperçus.

La reconnaissance et la grande popularité ne lui viennent qu'en 1948, après la parution de son premier roman « Les Grandes Familles », qui la même année lui a valu l'attribution du prix littéraire le plus célèbre en France : le prix des frères Concourt. « Les Grandes Familles » est la première partie de sa trilogie « La Fin des hommes ».

La presse progressiste et en partie la presse bourgeoise furent unanimes à déclarer que son roman se rapportait aux œuvres de la tradition balzacienne. Ce roman nous fait pénétrer dans le saint des saints : la vie, les mœurs et les rapports intimes des « puissants de ce monde » — deux familles parmi les deux cents familles des plus puissants magnats français de la finance et de l'industrie, qui déterminent en général la politique de la France capitaliste et dirigent son économie.

Petit à petit l'auteur arrive à persuader le lecteur que la puissance de cette génération de banquiers ne se manifeste qu'en apparence, qu'elle est une façade trompe-l'œil, derrière laquelle se déroulent de violentes contradictions, la dépravation des mœurs, où peu à peu ils perdent leurs positions dans le combat à mort mené contre leurs impitoyables concurrents.

Ayant montré la perte de deux familles aristocratiques et bourgeoises qui, en vertu des raisons historiques, étaient condamnées à disparaître au cours de la période entre les deux guerres mondiales, Maurice Druon a reproduit de

façon assez véridique, l'évolution de la lutte violente et impitoyable qui se déroulait continuellement dans la société bourgeoise agonisante.

En 1954, Maurice Druon fait paraître un nouveau roman « La Volupté d'être », qu'on ne peut pas appeler une œuvre réussie.

Au cours des années 1955 — 1960, Maurice Druon termine une série de romans historiques sous le titre général « Les Rois maudits ». Le sujet de ces romans repose sur des événements historiques du XIV-e siècle : trahisons, assassinats mystérieux et intrigues des descendants incapables de Saint-Louis, luttes pour la couronne du roi de France, etc. Et à côté de ces événements se déroule la vie et l'activité commerciale du commis voyageur Boccaccio, le père du futur éminent humaniste Giovanni Boccaccio.

C'est en 1967 et contre toute attente que Maurice Druon fait paraître son merveilleux conte-allégorie «Tistou les pouces verts». Ce conte profondément humain, plein de nobles idées, fait comprendre l'inutilité des guerres pour les hommes et les appelle à sauvegarder la paix à tout prix.

En 1966, Maurice Druon est élu membre de l'Académie française, ce qui témoigne sa popularité dans les milieux littéraires de son pays.

4. *Donnez l'idée maîtresse de chaque allinéa.*

5. *Entitulez les allinéas et mettez-y les numéros.*

6. *Faites l'annotation du texte, voilà les prépositions à terminer:*

- a) Ce texte est consacré à...
- b) On parle, en bref de...
- c) On parle en détail de...
- d) L'attention du lecteur est fixée sur...

7. *Diminuez les phrases :*

Ce roman nous fait pénétrer dans le saint des saints : la vie, les mœurs et les rapports intimes des puissants de ce monde — deux familles parmi les deux cents familles des plus puissants magnats français de la finance et de l'industrie, qui déterminent en général la politique de la France capitaliste et dirigent son économie.

Ayant montré la perte de deux familles aristocratiques et bourgeoises qui, en vertu des raisons historiques étaient condamnées à disparaître au cours de la période entre les deux guerres mondiales, Maurice Druon a reproduit de façon assez véridique, l'évolution de la lutte violente et impitoyable qui se déroulait continuellement dans la société bourgeoise agonisante.

8. *Relisez les allinéas où il s'agit du roman « les Grandes Familles »(Сильные мира сего) et dites :*

- a) avec quel écrivain français compare-t-on l'oeuvre de Druon ?
- b) la vie de quelles deux familles est-elle montrée dans le roman ?
- c) pourquoi les héros pareils sont-ils condamnés à disparaître ?

9. *Finissez les phrases:*

- a) La grande popularité vient à Druon en 1948, après...
- b) C'est une première partie...
- c) Dans ce roman Druon montre : la vie...
- d) La puissance de cette génération de banquiers ne se manifeste...
- e) Ils perdent leurs positions...

10. *Racontez le contenu du texte en employant les phrases travaillées.*

AIMEZ-VOUS BRAHMS?

En se réveillant le dimanche, Paule découvrit un message sous sa porte, ce qu'on appelait autrefois poétiquement un bleu et qu'elle trouva poétique car le soleil, réapparu dans le ciel si pur de novembre, remplissait sa chambre d'ombres et de lumières chaleureuses. "Il y a un très beau concert à six heures, salle Pleyel, écrivait Simon. Aimez-vous Brahms? Je m'excuse pour hier. " Elle sourit. Elle sourit à cause de la seconde phrase: "Aimez-vous Brahms?" C'était le genre de questions que les garçons lui posaient lorsqu'elle avait dix-sept ans. Et sans doute les lui avait-on posées plus tard, mais sans écouler la réponse. Dans ce milieu, et à cette période de la vie. qui écoutait qui? Et d'ailleurs aimait-elle Brahms?

Elle ouvrit son pick-up, fouilla parmi ses disques et retrouva au dos d'une ouverture de Wagner qu'elle connaissait par cœur un *Concerto* de Brahms qu'elle n'avait jamais écouté. Roger, l'homme qu'elle aimait, appréciait aussi Wagner. Il disait: "C'est beau, ça fait du bruit, c'est de la musique. " Elle posa le *Concerto*, en trouva le début romantique et oublia de l'écouter jusqu'au bout. Elle s'en aperçut lorsque la musique cessa, et s'en voulut. A présent, elle mettait six jours à lire un livre, ne retrouvait pas sa page, oubliait la musique.

Son attention ne s'exerçait plus que sur des échantillons de tissus et sur un homme qu'elle aimait et qui n'était jamais là. Elle se perdait, elle perdait sa propre trace, elle ne s'y retrouverait jamais, pensait-elle avec angoisse. "Aimez-vous Brahms?" Elle passa un instant devant la fenêtre ouverte, reçut le soleil dans les yeux et en resta éblouie. Et celle petite phrase: "Aimez-vous

Brahms?" lui parut soudain révéler tout ce qu'elle avait oublié, toutes les questions qu'elle avait délibérément évité de se poser.

"Aimez-vous Brahms?" Aimait-elle encore autre chose qu'elle-même et sa propre existence? Bien sûr, elle disait qu'elle aimait Stendhal, elle savait qu'elle l'aimait. C'était là le mot: elle le savait.

Peut-être même savait-elle simplement qu'elle aimait Roger... Mais elle était seule et triste. Et tout à coup, elle eut envie de parler à quelqu'un, comme elle en avait à vingt ans.

Elle appela Simon. Elle ne savait encore que lui dire. Probablement: "Je ne sais pas, si j'aime Brahms, je ne crois pas." Elle ne savait pas si elle irait à ce concert. Cela dépendrait de ce qu'il lui dirait, de sa voix; elle hésitait et trouvait cette hésitation agréable. Mais Simon était parti déjeuner à la campagne, il passerait se changer à cinq heures. Elle raccrocha. Entre temps, elle avait décidé d'aller au concert. Elle se disait: "Ce n'est pas Simon que je vais retrouver, mais la musique: peut-être irais-je tous les dimanches, c'est une bonne occupation de femme seule." Et, en même temps, elle déplorait que ce soit dimanche et qu'elle ne puisse se précipiter tout de suite dans une boutique en vue d'acheter les Mozart qu'elle aimait et quelques Brahms.

A six heures, salle Pleyel, elle se trouva prise dans un remous de foule, faillit manquer Simon qui lui tendit son billet sans rien dire et ils montèrent les marches précipitamment dans une grande débandade d'ouvreuses. La salle était immense et sombre, l'orchestre faisait entendre en préambule quelques sons spécialement discordants comme pour faire mieux apprécier ensuite au public le miracle de l'harmonie musicale. Elle se tourna vers son voisin: "Je ne savais pas, si j'aimais Brahms".

— Moi, je ne savais pas, si vous viendriez, dit Simon. Je vous assure que ça m'est bien égal que vous aimiez Brahms ou pas.

—Comment était la campagne?

Il lui jeta un regard étonné. "J'ai téléphoné chez vous, dit Paule, pour vous dire que ... que j'acceptais.

— J'avais si peur que vous téléphoniez le contraire ou pas du tout que je suis parti exprès, dit Simon.

— La campagne était belle? De quel côté avez-vous été?

— J'ai été par-ci, par-là, dit Simon, je n'ai pas regardé les noms.

D'ailleurs, on commence.

On applaudissait, le chef d'orchestre saluait, il levait sa baguette et ils se laissaient glisser sur leur fauteuil, en même temps que deux mille personnes. C'était un Concerto que Simon pensait reconnaître, un peu pathétique, un peu trop pathétique par moments. Il sentait le coude de Paule contre le sien, et quand l'orchestre s'élançait, il s'élançait avec lui.

Soudain, un violon s'élança au-dessus de l'orchestre, palpita désespérément en une note déchirée, et retomba, aussitôt noyé dans le flot mélodieux, envahissant les autres. Simon faillit se retourner, prendre Paule dans ses bras, l'embrasser. Oui, l'embrasser... Quel mal est-ce que je ferais? se demandait-il... Il imagina qu'il se penchait sur elle, sa bouche touchait sa bouche, elle ramenait ses mains autour de son cou... Il ferma les yeux. Paule pensa, en voyant son expression, qu'il devait être vraiment mélomane. Mais aussitôt une main tremblante chercha la sienne et elle la dégagea avec impatience.

D'après F. Sagan, *Aimez-vous Brahms?*

COMMENTAIRES

Sagan, **Françoise** (1935), célèbre écrivain français, auteur des œuvres "*Bonjour tristesse*", "*Un certain sourire*", "*Des bleus à l'âme*". "*Un peu de soleil dans l'eau froide*", etc.

Brahms, Johannes (1833-1897), compositeur allemand, musicien d'un grand talent, auteur de plus de cinquante œuvres pour piano (sonates, variations, ballades) et de quatre symphonies.

Wagner, Richard (1813-1883), compositeur allemand, auteur de plusieurs œuvres, y compris des opéras *Les Fées*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, etc.

Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791), compositeur autrichien, il est l'auteur de *l'Enlèvement au sérail*, *des Noces de Figaro* et d'autres opéras, d'admirables symphonies, de sonates et concerts pour piano, d'oeuvres de musique religieuse et de chambre et d'un magnifique *Requiem*.

Relisez le texte et :

a) Répondez aux questions par les phrases et les passages du texte:

1. Est-ce que Simon est tombé amoureux de Paule?
2. Est-ce qu'elle aimait Roger? Etais-ce un amour partagé?
3. Quel message de Simon a-t-elle reçu?
4. Pourquoi a-t-elle décidé d'aller au concert de Brahms avec Simon?
5. Qu'est-ce qu'elle aimait?
6. Pourquoi Simon est-il allé à la campagne ce jour-là?
7. Qu'est-ce que Simon a failli faire étant assis tout près de Paule?

b) Imaginez que vous êtes journaliste et le rédacteur en chef vous a donné le devoir : présenter aux lecteurs l'annotation du livre de F. Sagan *Aimez-vous Brahms?*

Faites le plan de votre annotation et écrivez-la d'après ce plan.

- Brossez le portrait de Paule telle que vous la voyez dans le texte.
- Dites si vous avez aimé ce récit. Si oui, argumentez votre réponse.
- Commencez ainsi : l'histoire dont il s'agit est un fait réel, pris dans notre vie de tous les jours. Il arrive souvent que l'amour n'est pas partagé.

Les prix littéraires en France.

1. Lisez les mots, trouvez-les dans le texte, retenez-les.

Prix m

Affirmer

Réputé	Sans distinction
Consécration f	Attribuer
Etre fonction de	Accueillant, -e
Destiner	Testament m
Découvrir	Distribuer
Selon le voeu	Peloton m
Imposer	Omettre
Femme f de lettres	Maintes fois
Interallié, -e	Couronner
Rayonnant m	Particulier,-ère
Romancier m	Renom m
Récompencer	Décerner

2. Traduisez les expressions suivantes :

les prix de consécration ; le renom des prix littéraires ; la femme de lettres ; le palmarès ; selon le vœu de l'écrivain ; un écrivain déjà affirmé ; davantage de livres ; sans distinction de genre ; le conseil littéraire ; être fonction de la qualité et du prestige des jurys ; décerner le prix littéraire ; découvrir de nouveaux romanciers ; imposer le nom d'un écrivain au public ; élire les lauréats ; se montrer accueillant au nouveau roman ; signaler maintes fois.

3. Traduisez en faisant attention aux participes passés:

les prix destinés à découvrir de nouveaux romanciers ; le montant des sommes distribués ; le prix décerné annuellement ; le prix fondé en 1904 ; le prix considéré comme une haute récompense ; le prix destiné à un ouvrage d'art ; le prix d'Histoire, intitulé prix Gobert ; le plus réputé de tous ; être vendu à plus de 2000 exemplaires ; les lauréats les plus illustres ; le choix des plus heureux ; parmi les plus brillants interalliés ; la plus haute récompense littéraire.

4. Lisez le texte :

PRIX LITTÉRAIRES EN FRANCE

Il faudrait un volume pour présenter tous les prix littéraires existant actuellement en France. On en compte environ quinze cents, les uns de consécration, les autres destinés à découvrir de nouveaux romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques, des essayistes, etc. Leur renom est fonction de la qualité ou du prestige des jurys, du choix des candidats, voire du montant des sommes distribuées. Le plus réputé de tous est le prix décerné annuellement par l'Académie Goncourt depuis 1903, par la société littéraire qui doit son existence au testament de Jules et Edmond de Goncourt. Elle fut créée en 1903 pour «récompenser la jeunesse ; l'originalité d' l'esprit et de la forme », selon le vœu de son fondateur, Edmond de Goncourt. Ses dix

académiciens doivent décerner chaque année le prix Concourt, considéré comme la plus haute récompense littéraire de France. Son attribution, au mois de novembre, constitue un des principaux événements de la vie littéraire. Il impose un nom au grand public ; un bon prix Concourt peut être vendu à plus de 200000 exemplaires.

Les lauréats les plus illustres sont : Marcel Proust (« A l'ombre des jeunes filles en fleurs », 1919), André Malraux (« La condition humaine », 1933), Henri Troyat (« L'Araignée », 1938), Maurice Druon (« les Grandes Familles », 1948). Le même jour que le Concourt, et à la même heure, est également proclamé à Paris, le prix Renaudot, fondé en 1926 par Gaston Picard et décerné par des journalistes, dont l'intention, du moins à l'origine, était de corriger par leur choix celui des Concourt. Les Renaudot comptent parmi leurs lauréats : Marcel Aymé (« La Table-aux-Crevés », 1929), Louis Aragon (« les Beaux Quartiers », 1936), Michel Butor (« la Modification », 1957).

Le prix Femina, fondé en 1904, s'appela d'abord prix « Femina-Vie heureuse ». Tous les membres de son jury sont des femmes de lettres. Elles élisent leurs lauréats une semaine après les Concourt. Leur choix fut souvent des plus heureux, ainsi qu'en témoigne leur palmarès, sur lequel on relève les noms de Romain Rolland (« Jean Christophe », 1905), Georges Bernanos (« La joie », 1929), Saint-Exupéry (« Vol de nuit », 1931), etc.

En outre, ce même jury décerne chaque année, au mois de mai, un prix Femina-Vacaresco destiné à un ouvrage d'art, d'histoire ou critique.

En même temps que le Femina est attribué, depuis 1958, le prix Médicis, dont les jurys, du moins au début, se montrèrent particulièrement accueillants aux expériences du nouveau roman. Enfin, cinquième prix de ce peloton d'automne, l'Interallié, fondé en 1930 et décerné aux tous premiers jours de décembre par des journalistes, de préférence à l'un de leurs confrères. Parmi les plus brillants interalliés, citons André Malraux (« la Voie royale », 1930), Jean Dutourd (« An bon beurre », 1952), Antoine Blondin (« Un singe en hiver, 1959).

De son côté, l'Académie française décerne environ cent quarante prix, dont cinq grands prix : les grands prix de Littérature, de Poésie, du Rayonnement français, d'Histoire, intitulé prix Gobert, du nom de son fondateur, et le prix du Roman. Tous ces prix sont assortis d'une somme d'argent qui varie entre 250 et 10 000 francs.

La Société des Gens de lettres, grâce à des legs et des fondations, décerne également de nombreuses récompenses, parmi lesquelles deux grands prix, dont l'un récompense l'œuvre entière d'un écrivain déjà affirmé, et le second un ouvrage particulier, sans distinction de genre.

Notons en terminant, le prix des Ambassadeurs, le grand prix catholique de littérature, le prix du conseil littéraire de Monaco, le prix des Critiques, le prix des Libraires de France, le grand prix National des lettres, le prix de l'Universalité de la

langue française, et n'omettons pas de signaler que le prix Nobel de littérature a maintes fois couronné l'œuvre d'un écrivain français : Romain Rolland (1915), Anatole France (1921), Roger Martin du Gard (1937), François Mauriac (1952), Albert Camus (1957).

5. Donnez les réponses aux questions suivantes :

- a) Combien de prix littéraires compte-t-on en France ?
- b) A quoi sont-ils destinés ?
- c) Quel est le plus réputé de tous les prix littéraires ?
- d) L'Académie Goncourt par qui fut-elle créée ?
- e) Quel est le rôle des académiciens de l'Académie Goncourt ?
- f) Pourquoi l'attribution du prix constitue-t-elle un des principaux événements de la vie littéraire ?

6. Faites l'annotation du texte en finissant les propositions :

- a) Dans le texte il s'agit de...
- b) Le lecteur y trouvera des renseignements sur...
- c) L'attention est fixée sur...
- d) A la fin du texte on parle de...

7. Raccourcissez les phrases données :

Le même jour que le Goncourt, et à la même heure, est également proclamé, à Paris, le prix Renaudot, fondé en 1926 par Gaston Picard et décerné par des journalistes, dont l'intention, du moins à l'origine, était de corriger par leur choix celui de Goncourt.

8. Nommez les écrivains auxquels on a décerné les prix suivants :

« Goncourt », « Renaudot », « Médicis », « Interallié », « Nobel ».

9. Faites les phrases en continuant les expressions de la partie a) par les prépositions de la partie b).

a) Le Prix Goncourt ; Le Prix Femina-Vacaresco ; Le Prix de la Société des Gens de lettres ; Le Prix Renaudot ; Le Prix Médicis ; L'Interallié.

b) est attribué aux expériences du nouveau roman ; est destiné à l'un des journalistes ; est destiné à un ouvrage d'art, d'histoire, ou de critique ; récompense un ouvrage particulier sans distinction de genre ; récompense la jeunesse, l'originalité de l'esprit et de la forme ; corrige le choix de Goncourt.

10. Racontez le texte.